



MISÈRE SCIENTIFIQUE DANS L'INTELLIGENTSIA FRANÇAISE

[Jean-Pierre Dupuy](#)

Presses Universitaires de France | « Cités »

2022/2 N° 90 | pages 145 à 153

ISSN 1299-5495

ISBN 9782130834625

DOI 10.3917/cite.090.0145

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-cites-2022-2-page-145.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Misère scientifique dans l'intelligentsia française

JEAN-PIERRE DUPUY

LA FAILLITE DES CLERCS

Nous vivons depuis bientôt deux ans des temps exceptionnels qui remettent en question bien des postulats que nous tenions pour acquis. Des certitudes, qui se sont révélées être la cristallisation de simples habitudes, se sont effondrées. On pouvait espérer que ceux qui font profession de penser se montrent à la hauteur de l'enjeu. Sauf exceptions notables, dans notre pays, il n'en a rien été. Pourquoi ?

Je ne m'étendrai pas sur le cas des intellectuels covidosceptiques¹. Ces supposés sachants se sont trompés sur toute la ligne, ou presque, et les faits n'ont pas été tendres avec eux. La COVID-19, une « grippette », comparée à d'autres épidémies comme la grippe dite « espagnole »

1. J'ai consacré un livre à les critiquer : *La Catastrophe ou la vie. Pensées par temps de pandémie*, Paris, Seuil, 2021.

de 1918-1919 ? Aux États-Unis d'Amérique et au Brésil, ces deux géants, les chiffres de celle-ci ont été allègrement enfoncés. Le SARS-CoV-2, un virus peu contagieux ? Ceux qui ont proféré cette niaiserie n'avaient probablement jamais entendu dire qu'un virus peut muter à l'intérieur des cellules infectées et que les variants gagnants sont ceux qui sont les plus contagieux et pas nécessairement les plus létaux : un virus n'a aucun « intérêt » à tuer son hôte. Eh bien, avec omicron, nous y sommes.

« Le virus tue, mais le confinement aussi ! », disaient beaucoup qui déploraient le sacrifice de l'économie. Les plus modérés souhaitaient un « équilibre » entre santé et économie. Les plus sophistiqués affirmaient que l'humanité avait désormais à choisir entre la vie, cette vie « brute » que nous avons en

commun avec les vaches et les cancrelats, et le « monde »¹. C'est bien sûr ce dernier que selon eux il faut plébisciter. Mais les faits ont montré que la santé prime sur l'économie, non pas que sa valeur soit supérieure à celle de l'économie, mais parce qu'un peuple dont une bonne partie est malade ou doit s'isoler pour ne pas le devenir ne peut faire tourner une économie moderne.

Ces intellectuels ont failli à leur tâche. Comment l'expliquer ?

Je crois qu'une partie de la réponse tient à leur rapport au savoir, à la connaissance et à la science. En témoigne l'étrange mais significatif débat qui s'est engagé sur le dualisme entre croyances et savoir ou, en des termes plus connotés, entre foi et raison. En arrière-plan de ce débat, se situe ce qu'il faut bien appeler l'incroyable inculture de nombreux intellectuels français en matière scientifique et technique,

1. Pour illustrer les délires rhétoriques que le virus a déclenchés, on a l'embarras du choix entre les énormités grotesques d'un Giorgio Agamben et la « déraison » revendiquée par un Michaël Foessel. Que ce dernier préfère mourir plutôt que de « se coucher » (*sic*) devant les diktats du gouvernement, c'est son problème. Croit-il que ce qui est bon pour lui est bon pour le peuple ? Du premier, on retient la condamnation de toute médecine préventive qui vous traite comme malade alors que vous ne l'êtes pas encore. Dans le genre burlesque, Jules Romains a fait beaucoup mieux. Voir Michaël Foessel et Camille Riquier, « Déraison de guérir », *Esprit*, 9 mai 2020 ; Giorgio Agamben, « Una domanda », *Quodlibet*, 13 avril 2020.

à commencer par leur rapport aux mathématiques². Il est d'ailleurs stupéfiant que ceux qui se penchent sur la crise de nos démocraties ne mentionnent jamais ce fait massif : voici des sociétés profondément façonnées par le savoir scientifique et technique et dans lesquelles l'écrasante majorité des citoyens n'a qu'un accès médiocre ou nul à ce savoir. On pointe et condamne les inégalités jusque dans les recoins les plus obscurs de l'ordre social, mais de celle-là, nul ne parle. Dans ce domaine, beaucoup d'intellectuels français font partie de la classe prolétarienne.

LES SOCIOLOGUES NE SONT PAS
D'ACCORD ENTRE EUX :
POURQUOI LES CROIRE ?

Le sociologue Gérard Bronner a rédigé à la demande du président Macron un rapport intitulé « Les Lumières à l'ère numérique³ ». Sa

2. Il faudrait parler de l'influence pernicieuse que la pensée de Heidegger en matière de mathématiques a eue sur ces intellectuels qui ne connaissent du plaisir et de la poésie de la quête mathématique que ce que l'auteur de *Sein und Zeit* a pu en dire, c'est-à-dire rien. Loin d'être le parangon de cette « pensée calculante » dont Heidegger voyait l'apothéose dans la cybernétique, les mathématiques sont la science des formes pures, d'où le lien profond qui les relie à la musique.

3. Disponible en ligne à <https://www.vie-publique.fr/rapport/283201-lumieres-l-ere-numerique-commission-bronner-desinformation>.

mission avait pour but d'éclairer les mécanismes de la désinformation à l'ère d'Internet et des réseaux sociaux. Vaste programme, comme aurait dit le général de Gaulle. Ce rapport et son auteur ont suscité les brocards de la classe intellectuelle. On a dit que s'y trouvaient défendues avec crânerie mais aussi une naïveté désarmante des thèses d'un autre âge. La sociologie « hard » de la connaissance, qui tient en France le haut du pavé, s'est targuée d'avoir relégué ces « vieilleries bachelardesques » aux poubelles de l'histoire intellectuelle.

Bruno Latour, le chef incontesté de cette école de pensée en France, a décrit sa démarche en ces termes : « Nous refusons complètement d'ouvrir même la possibilité d'une sociologie de la connaissance qui traiterait différemment les sciences et les opinions, les objectivités et les subjectivités, les natures et les cultures¹. » On peut s'interroger sur les implications d'un tel programme qui ne fait pas la différence entre le fait de croire que l'eau de Javel est un remède qui tue le SARS-CoV-2 et la thèse qui voit dans la COVID-19 une maladie auto-immune. L'opinion partagée par les millions d'Américains qui voteraient pour Trump encore aujourd'

1. Bruno Latour, *La Science en action. Introduction à la sociologie des sciences*, Paris, La Découverte, 2005.

d'hui et l'hypothèse scientifique sont mises sur le même plan. On est en droit de s'interroger aussi sur l'attrait qu'une telle position, si extrême qu'elle en paraît absurde, a pour une bonne partie de la classe intellectuelle française aujourd'hui.

En bon disciple de Raymond Boudon, Gérald Bronner défend la thèse exactement opposée. Il y a chez lui, d'un côté, la science, et plus généralement la connaissance, et, de l'autre, « la croyance ». On aurait pensé que, paraphrasant Husserl, toute croyance est croyance de quelque chose, mais pas chez Bronner. La croyance est un domaine du connaître qui a ses propres lois, sa propre rationalité, et qui se trouve aujourd'hui plus que jamais en concurrence avec la science. Les règles du jeu de cette concurrence sont édictées par la science. Si la science peut juger la croyance, l'inverse n'est pas vrai. On ne doit pas s'étonner que la science, forte de ses progrès, gagne à tous les coups. La rationalité de la croyance, si elle existe, est purement contextuelle – le shaman qui fait venir la pluie en dansant est rationnel « dans son contexte informationnel » – et elle s'écroule face à la science « pour un esprit rigoureux ». Le fait de croire, chez Bronner, se dit « crédulité ». Les miracles de Lourdes, le complot comme moteur de l'histoire, les visites d'extraterrestres, l'influence

des étoiles, les interprétations déli-
rantes qu'une science trop complexe
suscite, voici des incarnations de la
croyance dans le monde d'aujourd'
d'hui¹.

Devant tant de niaiseries, on a
envie de pencher vers Latour. Je
m'en garderai bien.

J'imagine le dialogue suivant. Il a
lieu aux États-Unis où, selon un
sondage déjà ancien, plus de la
moitié des personnes interrogées,
ou bien ne savaient pas répondre à
la question suivante, ou ne compren-
naient pas ce qu'elle veut dire : « En
combien de temps la Terre tourne-
t-elle autour du Soleil ? » Un son-
dage similaire réalisé en France
aujourd'hui donnerait-il des résul-
tats fort différents ?

L'individu Lambda : Vous dites
que la Terre tourne autour du Soleil.
Ce que je vois, moi, c'est que le
Soleil tourne autour de la Terre. Il
se couche le soir, il passe de l'autre
côté de l'horizon, et on le voit le
matin réapparaître de l'autre côté de
la Terre.

Le Savant : Je vous ferai d'abord
remarquer, Monsieur Lambda, que
ce n'est qu'une apparence due, non
au fait que la Terre tourne autour du
Soleil, ce qui est bien sûr le cas, mais
au fait que la Terre tourne sur elle-
même.

1. Gérald Bronner, « Les espoirs du
croyant », *Esprit*, juin 2021.

Lambda : C'est une argutie, qui
ne réfute en rien ma position.

Le Savant : Je vous concède qu'il
a fallu du temps pour que l'hypo-
thèse héliocentrique, comme on
l'appelle, soit tenue pour vérité
scientifiquement démontrée.
L'astronome allemand Johannes
Kepler, sur la base des observations
de l'astronome polonais Nicolas
Copernic et des siennes, a dégagé
trois lois gouvernant le mouvement
des planètes. La première dit que
celles-ci décrivent des ellipses
autour du Soleil, celui-ci occupant
la place d'un des deux foyers de
l'ellipse. Sur cette base, Newton a
pu dégager la formule de l'attraction
universelle.

Lambda : Je ne comprends rien à
ce que vous dites. C'est du chara-
bia ! Et, pour moi, pauvre béotien,
je vois que des tas de gens autour de
moi sont de mon avis. Nous
sommes à jeu égal !

Le Savant, excédé : Écoutez, mon
cher ami, vous me faites perdre mon
temps ! Retournez à l'École ! Vous
et vos pareils ne faites que fragiliser
la Science comme institution. Vous
pouvez croire ce que vous voulez.
Moi et mes pairs, nous savons !

Cette parabole n'en est pas une,
elle ne fait que reprendre dans un
autre contexte les mots mêmes utili-
sés par Bruno Latour et la philo-

sophe Isabelle Stengers¹, lesquels approuvent l'individu Lambda pour mieux mettre en accusation ceux qui prétendent occuper la position du Savant.

Je note, sur cet exemple, que ceux qui ont un minimum de culture scientifique – disons, le niveau de la troisième de l'enseignement secondaire – ne peuvent qu'être d'accord avec ce que dit le Savant. Pourquoi alors le critiquer ? C'est sa façon d'affirmer sa supériorité qui ne passe pas, d'où le S majuscule dont son nom est affublé. Car les savants eux aussi croient, et parfois ce qui nous apparaît aujourd'hui pour des sornettes. Einstein a fait remarquer que croire comme Newton que les corps célestes exercent les uns sur les autres une force à distance, alors que rien dans le vide sidéral ne peut en être le vecteur, c'est comme croire au mauvais œil.

Le face-à-face entre le sociologue Bronner et le sociologue Latour résume la misère de l'intelligentsia française. Le rationaliste centriste et l'épistémologue gauchiste partagent une même prémisse : il n'y a de croyances que de croyances non rationnelles. Le premier veut les chasser ; le second les tient pour irréductibles, au motif que c'est

ainsi que les scientifiques, sans s majuscule, travaillent.

Les sciences sociales à la française ont ceci de bon que, quel que soit leur désir de scientificité, elles conservent un substratum philosophique qu'elles ne craignent pas de revendiquer. Comment alors expliquer que nos sociologues aient oublié leur Platon ? Ils devraient se souvenir que, dans le *Théétète*, celui-ci définit le savoir comme croyance vraie justifiée. Et, sauf s'ils sont fâchés avec la philosophie analytique de l'esprit, ils savent que cette dernière a repris et considérablement raffiné cette définition. Le savoir des scientifiques est *par définition* croyance, ce que Bronner s'interdit d'envisager, mais leurs croyances sont, peuvent et doivent être rationnelles, tournées vers la quête de la vérité, ce que Latour feint d'ignorer.

Dire que le savoir implique la croyance, c'est dire qu'on ne peut savoir si l'on ne croit pas. Il est aussi ridicule de vouloir extirper la croyance de la connaissance (Bronner) que de rabattre la connaissance sur la seule croyance (Latour). Dans le savoir, il y a autre chose, qui est la vérité – le goût et la quête de la vérité, qui est aussi la quête de sens. Ces mots sont inaudibles par la sociologie *hard* des sciences.

1. Tels qu'ils sont rapportés par Camille Riquier, « Introduction » au dossier « Science sans confiance », *Esprit*, mars 2021.

Entre en scène le regretté Michel Serres, qui renvoie dos à dos l'individu Lambda et le Savant. Ignorez-vous, leur dit-il¹, que, un siècle après la prétendue « révolution copernicienne », des esprits aussi puissants que Descartes, Pascal et Leibniz, n'acceptaient pas l'héliocentrisme ? Descartes, dans les *Principes de la philosophie*, maintient l'immobilité de la Terre. Pascal, dans le fragment célèbre sur les *Deux Infinis*, parle du vaste tour que le Soleil décrit autour de la Terre et juge bon de ne pas discuter l'« opinion » de Copernic. Quant à Leibniz, il cherche à préserver les deux manières opposées de dire les choses, le géocentrisme d'un Ptolémée et l'héliocentrisme de Copernic.

Serres propose une interprétation passionnante de ce qui apparaît comme un recul inconcevable de la connaissance. Nos trois philosophes mathématiciens étaient préoccupés par une question autrement fondamentale que celle qui portait sur l'identité du centre de l'univers. Avant de se demander si ce centre était la Terre ou le Soleil, une question vertigineuse préalable était de savoir si l'univers avait un centre ou

n'en avait pas. Cette question allait, trois siècles plus tard, avec la Relativité générale, être complètement renouvelée.

Ainsi procède la science, aucun de ses énoncés n'a une validité éternelle, et pourtant chacun d'eux progresse à sa manière vers la vérité. Il n'y a rien qui manifeste mieux l'inculture scientifique de nos sociétés que la thèse, partagée tant par les intellectuels que par les individus « lambda », selon laquelle la preuve qu'on ne peut faire confiance à la science est que celle-ci est divisée et qu'elle s'oppose à elle-même. Cette conflictualité interne, loin qu'elle fasse de la science un champ de bataille où la « vérité » qui apparaît à un moment donné n'est rien d'autre que celle du vainqueur, ainsi que l'affirment les sociologues des sciences et ceux qu'ils influencent, est au contraire la manière dont la science vise à la vérité.

Aux États-Unis, la sociologie « hard » des sciences n'a pas encore étouffé et avalé la philosophie et l'histoire des sciences. On y trouve des penseurs qui échappent au conflit stérile et dérisoire entre la position d'un Bronner et celle d'un Latour dans notre pays. Je voudrais citer en conclusion le modèle proposé par le philosophe Peter Railton².

1. Dans son premier livre qui est aussi sa thèse de doctorat : *Le Système de Leibniz et ses modèles mathématiques*, Paris, Puf, 1968.

2. « Truth, Reason, and the Regulation of Belief », *Philosophical Issues*, vol. V, 1994, p. 71-93.

Celui-ci s'est efforcé de dépasser l'opposition classique en philosophie des sciences entre Karl Popper et Thomas Kuhn, dont le pâle reflet en sociologie française est le conflit Bronner/Latour. D'un côté, un falsificationnisme « naïf » mettant en scène des savants empressés à tirer à boulets rouges sur leurs propres hardies conjectures, afin que seules les meilleures résistent à ces assauts cruels. Désintéressés, dégagés de tout préjugé ou idéologie, ces êtres rationnels cherchent la vérité sur la base des seules données de l'observation ou de l'expérience. De l'autre, une vision kuhnienne des choses selon laquelle les communautés scientifiques ont des mœurs de type villageois préindustriel, soucieuses avant tout de se plier aux normes paradigmatiques, précautionneuses, dogmatiques, attentives au qu'en-dira-t-on ; des communautés où l'attachement aux noyaux durs des programmes de recherche relève davantage de la foi religieuse que de l'adhésion rationnelle.

Railton propose un chemin qui transcende cette opposition. Il se pourrait que des scientifiques aux antipodes d'une attitude poppérienne engendrent, sans le savoir ni le vouloir, un monde poppérien. Il n'est pas très difficile d'imaginer des mécanismes qui puissent rendre compte de cet effet d'« esprit invisible ». La rivalité de communautés

dont chacune s'accroche dogmatiquement à son paradigme, la course aux honneurs et à la reconnaissance, garantissent qu'un grand nombre de pistes seront ouvertes et poursuivies avec ténacité, ce qui permettra en principe aux plus mauvaises d'être éliminées ; plus vraisemblablement, en tout cas, que si des savants minés par le doute soumettaient en permanence leurs hypothèses au verdict des données de l'expérience et de l'observation. On pourrait détailler, affiner l'analyse, mais la question intéressante est celle des conditions de possibilité *épistémiques*, en termes de croyances, d'un tel fonctionnement de la science. Que se passerait-il si les acteurs eux-mêmes se persuadaient que c'est ainsi que ce fonctionnement est orienté vers l'objectivité et la vérité ?

Les tenants d'un paradigme **p** donné sauraient que la raison majeure qu'ils ont de croire à son « noyau dur » n'est pas de type épistémologique « évidentiel » – la conformité aux données de l'expérience –, mais de type épistémologique instrumental : ce n'est que si chacun s'accroche à son paradigme que, par les mécanismes suggérés ci-dessus, la vérité pourra émerger, par effet de système en quelque sorte. Peut-on continuer à *croire en p* dans ces conditions ?

Pour résoudre des difficultés de ce type, les philosophes de l'esprit ont été amenés à introduire une distinction entre deux types d'états mentaux : la *croissance* et l'*acceptation*¹. On pourrait accepter une proposition *p* sans y croire, pour les besoins d'une cause, d'un raisonnement, parce que c'est utile de le faire, etc. Admettons que les tenants d'un paradigme *acceptent* celui-ci, sans vraiment y croire. Avec un peu d'introspection, nous pouvons nous avouer à nous-mêmes, savants ou philosophes, que c'est peut-être ainsi que nous avons démarré une carrière à l'intérieur de la grande aventure de l'esprit. Il est probable, alors, qu'un mécanisme psychologique qui n'est pas étranger à ce que les économistes nomment la *sunk cost fallacy* (ou « sophisme de l'amortissement ») se mette en place, qui transforme tôt ou tard cette acceptation en croissance. Les efforts consentis, les années passées à travailler dans le cadre d'un modèle, d'une théorie ou d'un paradigme ne peuvent pas l'avoir été pour rien ! C'est donc que ceux-ci doivent être vrais ! Quoi qu'il en soit, si les tenants du paradigme se mettent à y croire, et non pas seulement à l'« accepter », ce ne peut être pour des raisons instrumentales. Ils

1. Cf. J. L. Cohen, *An Essay on Belief and Acceptance*, New York, Oxford University Press, 1992.

croient, comme des croyants, avec la foi du charbonnier. Cependant, ils ont « raison » de croire, mais cette méta raison, étant instrumentale, ne peut être une raison pour eux ; seulement une raison pour le système qu'ensemble ils constituent. Il semblerait, en conclusion de cette analyse, que le système de la science ne puisse viser la vérité que dans la méconnaissance de son propre fonctionnement ; ou, à tout le moins, dans une sorte de mensonge collectif à soi-même, où chacun joue double jeu, vis-à-vis des autres et, surtout, de soi-même.

LIBERTÉ, ÉGALITÉ, VÉRITÉ

La revue *Esprit* a consacré en mars 2021 un dossier aux questions débattues ici, intitulé « Science sans confiance ». Camille Riquier, qui l'a coordonné, avoue dans son introduction que « Ce dossier a parfois eu tendance à faire plus de cas de ceux qui s'irritent de la bêtise que de la bêtise elle-même ». C'est le moins qu'on puisse dire et c'est un tort. La priorité, aujourd'hui, est de combattre la bêtise, que je définis comme ignorance volontaire. Elle fait beaucoup plus de mal que la méchanceté ou que l'égoïsme. Elle est, au sens propre, *idiotie*.

Le combat pour la liberté a été perverti. Il prend la forme de ces « convois de la liberté » qui

entendent bloquer les grandes villes du monde, d'Ottawa à Paris en passant par la Nouvelle-Zélande, pour protester contre les passes et autres obligations vaccinales. Les intellectuels sont complices de cette corruption¹, tel celui-ci qui affirmait solennellement que « S'il est vrai que les vaccins sont efficaces, alors ceux qui refusent de se faire vacciner ne font de tort qu'à eux-mêmes ». C'est ignorer que tant les masques que la vaccination protègent plus autrui que soi-même. La vaccination de masse ralentit considérablement la circulation du virus et rend plus improbable qu'il mute vers des formes plus dangereuses pour l'homme. La bêtise corrompt l'appel à la liberté.

J'ai déjà parlé de l'inégalité la plus pernicieuse et la moins discutée, celle qui concerne l'accès à la connaissance. L'indifférence par rapport à cette question est propice à la circulation du « *bullshit*² ». Privé de cette dimension, l'idéal d'égalité n'est que bavardage.

1. On a connu François Sureau, ce fin lettré, mieux avisé que lorsqu'il constate avec effarement la « disparition de notre amour pour la liberté » à un moment où celle-ci, identifiée au droit de rendre autrui malade, est devenue hâissable.

2. Terme qui a acquis ses lettres de noblesse philosophiques avec la publication du livre de Harry Frankfurt, *On Bullshit*, Princeton University Press, 2009. La meilleure traduction reste encore « connerie ». Le *bullshit* n'est pas le men-

Reste la bêtise elle-même. Elle est en chacun de nous, mais sans amour de la vérité, il n'y a pas moyen de la combattre. La vérité a mauvaise presse, on se permet de galvauder la liberté mais la vérité, tenue pour être celle, unique, immuable, des dominants, est devenu un mot réactionnaire qui fait fuir. La sociologie « *hard* » des sciences tire son élan de cette réaction viscérale. Mais rien ne condamne la vérité à être ce qui clôt le débat à son sujet. Dès lors que l'on prend au sérieux le fait que nous sommes des êtres de croyance, la quête de la vérité, qui ne fait qu'un avec la quête du sens, est déjà présente. Un philosophe du langage dirait que « croire que **p** » est axiomatiquement équivalent à « croire que **p** est vraie ». On ne peut pas croire ce que l'on croit être faux, *que la croyance soit vraie ou fausse*.

Vitam impendere vero (« Consacrer sa vie à la vérité ») était le mot d'ordre de Rousseau. Ce qui m'angoisse le plus dans la mort, c'est que je disparaîtrai en ignorant le fin mot du monde que je laisse, sa vérité qui est aussi son sens. Mon angoisse est pour moi le signe que ce sens existe quelque part³.

songe (*fake news*), c'est le je-m'en-foutisme par rapport à la différence entre le vrai et le faux.

3. Je remercie pour leur lecture critique Alexei Grinbaum, Jean-Pierre Sursock, Henri Atlan, Pierre Jacob, Étienne Klein, Michel Lus-sault, Joshua Landy, Mark Anspach et Henri Canto.